



Jules et quelques autres hommes cherchèrent la morte.... (Page 29.)

Le jeune homme fit signe de la tête qu'il avait compris et envoya un regard d'adieu à sa fiancée.

Les jeunes filles continuèrent à suivre à distance le groupe des prisonniers, lorsque tout à coup elles virent un camp allemand.

Partout les soldats fourmillaient, d'autres dormaient sur des gerbes de blé et paraissaient éreintés, car on les entendait ronfler bruyamment. Un peu plus loin étaient rangés des charrettes, des canons, des autos, chevaux et cuisines volantes. De grands feux éclairaient ce tableau hétéroclite de couleurs rougeâtres.

Les prisonniers furent immédiatement entourés par des sentinelles.

— Nous ne pouvons plus rester ici, dit Berthe avec un frisson. Il se fait tard et bientôt la nuit sera complète; les soldats nous prendront pour des filles perdues !

— Qu'ils essayent de me toucher, murmura Gabrielle. Mais tu as raison, nous devons nous éloigner. Bon nombre d'entre eux ne reculent devant rien. Retournons chez ta maman et attendons l'aube !

— L'aube..., mais mon père vivra-t-il encore, à l'aube ? Et Jules ?...

— Sois courageuse... et repose-toi en Dieu....

— Oh, je prie depuis longtemps pour eux. Dieu seul peut nous aider....

L'incendie faisait rage partout.... Ce fut une nuit atroce : le canon tonnait dans la plaine du Hainaut.

Les deux jeunes filles retournaient précipitamment vers la maison, où elles trouvèrent madame Lemaire dans une inquiétude indescriptible. Ses premières paroles furent pour s'informer de ce qu'était devenu de son mari. Ensuite elle voulut rentrer. Gabrielle et Berthe la prirent entre elles et, à pas lents, les trois femmes retournèrent à la maison par un sentier intérieur que leur nouvelle connaissance leur avait indiqué.

Des soldats se plongeaient dans la débauche et se livraient à des orgies scandaleuses. Ils déambulaient dans les rues en chantant avec sauvagerie.

Finalement les malheureuses femmes arrivèrent à Farciennes.

Dans la maison tout était en désordre. Des Allemands y avaient pénétré et enlevé des vivres, des draps et couvertures ; ils avaient ouvert les armoires, cassé une glace et des vases et rien ménagé de ce qui leur tombait sous les mains.

Mais qu'importait tout cela à côté de l'inquiétude que leur inspirait le sort du père ?

Les deux jeunes filles mirent la mère au lit et se proposèrent de veiller toute la nuit à son chevet. L'air était rempli de bruits insalubres : les coups de canon et d'artillerie de tous calibres tonnaient sans cesse ; des chants rauques et un vacarme épouvantable emplissaient la rue, glaçant de peur la pauvre Berthe, qui craignait à chaque instant de voir entrer des soldats ivres de l'armée des barbares.

Seule Gabrielle, calme et décidée à défendre son honneur jusqu'à l'extrême, l'encourageait de ses chaudes paroles. La courageuse jeune fille maîtrisa l'émotion qui l'étreignait ; elle pensait à son fiancé, pria pour lui avec ferveur et se mit fréquemment à la fenêtre, regardant la lueur rouge des incendies lançant des flammèches qui s'élevaient dans le ciel et retombaient en une pluie incandescente.

C'était donc là l'hydre de la guerre, la guerre dévastatrice, dont on n'avait encore aucune idée à Bruxelles ? Quelle terrible époque s'ouvrait donc pour la Belgique ? Où tout cela mènerait-il et qu'est-ce qui adviendrait d'elle ? Elle se demandait désespérément quel sort l'avenir lui réservait.

Gabrielle se laissait aller à rêver. Toutes les scènes de la journée défilèrent devant ses yeux dans toute leur atrocité ; elle entendit les cris de détresse, les gémissements des pauvres victimes exténuées et les exclamations rauques du soldatesque teuton.

Quelle serait sa tâche ? Ce n'est que maintenant qu'elle sentit combien elle chérissait sa Patrie.... Elle se sentit prête à tout pour venir en aide à son malheureux pays, de toute l'énergie dont elle était capable, de toute la force de son âme et de son ardent amour patriotique ; à ce moment elle se rendit compte qu'elle sacrifierait sa vie, si sa sacrifice pouvait être nécessaire pour la sainte cause....

Oh, pourquoi n'était-elle qu'une faible femme ! Si seulement elle eut été homme, elle aurait pû combattre, défendre son pays les armes à la main ! Mais les femmes aussi avaient un devoir à remplir, un devoir sacré qui leur était dévolu et pour lequel elles avaient des aptitudes incomparables : soigner les blessés, soulager les peines, veiller et encourager les malheureux qui étaient tombés versant leur sang fier de héros pour la sainte Belgique, les entourer de soins jaloux, leur promulguer les trésors de leur tendresse.

Voilà la vision qu'eut Gabrielle Petit en voyant les flammes

des bourgs environnants dessiner leurs arabesques dans le ciel rougi et chargé de bouffées de chaleur. Un moment elle fut terrassée par la douleur, les larmes lui montèrent aux yeux : elle sentit une immense tristesse l'envahir en pensant à la prospérité, au bonheur, à la quiétude dans laquelle la Belgique avait vécu jusqu'alors.... Pourquoi cette épreuve devait-elle s'abattre sur elle, détruisant en quelques jours, en quelques heures le travail laborieux et constant, fruit de l'âpre labeur de plusieurs générations qui s'étaient succédées, d'un âpre travail de plusieurs générations qui s'étaient succédées, transmettant le culte vénéré de la terre obéissant à l'homme qui sait l'aimer, récompensant son dur travail, donnant généreusement et avec usufruit tout ce qu'on attend d'elle.

Pourquoi maintenant ce sol était-il déchiqueté, remué ? Pourquoi les maisons détruites, brûlées ? Pourquoi tant d'hommes jeunes et vaillants devaient-ils verser leur sang, sacrifier leur vie, laissant femmes et enfants sans égide aux foyers où leur place marque un vide témoignant constamment de l'absence de ceux qui plus jamais ne viendraient les reprendre dans les maisons, les fermes ou aux champs.

A peine l'orage s'était-il déchaîné que déjà une grande partie de la pauvre petite Belgique offrait aux regards des spectateurs épouvantés le spectacle hideux de ses plaies saignantes et de ses ruines. Les troupes toutes puissantes des hordes barbares ravageaient le pays. Mais une petite armée vaillante, se reposant sur son bon droit et son honneur, leur barrait la route.

C'était le moment suprême pour tout Belge digne de porter ce nom de faire son devoir et de boire jusqu'à la lie le calice des souffrances.

Quelle serait sa tâche à elle, à Gabrielle Petit, la jeune fille de vingt et un ans, qui jusqu'à présent n'avait goûté que si peu de bonheur dans sa jeunesse ?

Un sanglot lui étrangla la gorge.... Gabrielle eut-elle la vision de son sacrifice suprême, de son immolation sur l'autel de la Patrie ?...

La pauvrete essaya ses larmes en se raidissant contre la douleur qui lui ébranlait l'âme.

— Je serai forte, murmura-t-elle ; oui, je serai forte, et je combattrai quand même, tant que je puis.... Je leur ferai voir qu'une faible femme peut être intrépide. Ils l'apprendront à leurs dépens.

Et Gabrielle rejoignit son amie qui veillait encore au chevet de

sa pauvre maman endormie. Ensemble, elles prièrent avec ardeur pour les pauvres prisonniers, là-bas, au bivouac des Allemands....

### III.

Vers le matin, les deux amies s'étaient assoupies, terrassées par la fatigue.... Elles furent réveillées en sursaut par des coups frappés à la porte.

— Ce sont les soldats, sans doute ! s'écria Berthe.

Non, ce ne pouvait être les soldats.... Ceux-là frapperaient avec plus de violence. Gabrielle s'empressa d'ouvrir, et son amie, qui l'avait suivie, ne put retenir un cri de joie en apercevant la visiteuse :

— Oh, tante Hélène !

Elle la serra dans ses bras et éclata en sanglots.

— Je viens chercher un asile chez vous, dit la tante Hélène.... Ma maison est en flammes.... Ton père vient de passer....

— Il est donc encore en vie ?

— Oui,... mais ils l'ont emmené dans une autre direction.... Que vont-ils encore faire ?...

— Où conduisaient-ils papa ? Je veux le suivre....

— A Tergnée....

— Oh, tante, reste près de maman,... elle est malade.

— Bien,... mais ne te hasarde pas en rue ! Ils sont comme des démons !

— Je veux savoir ce qu'ils vont faire de mon père.... Prends garde de mère, tante, jusqu'à mon retour.... Est-ce que Jules était parmi eux ?

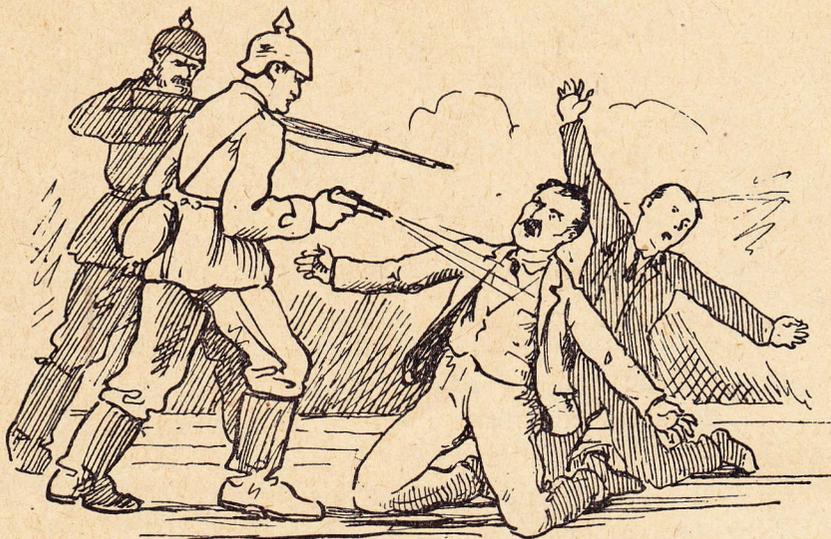
— Oui, il était avec ton père. Ils sont à peine partis. Prends garde, mon enfant, fais donc attention, les soldats sont comme des sauvages.... Ils ont tué Jonet et son fils dans leur maison !...

— Jonet et son fils ?...

— Oui, les malheureux fuyaient devant les soldats, se sauvant jusqu'au grenier, poursuivis par leurs bourreaux, qui les tuèrent sur place d'un coup de fusil.... Viens, ne pars pas !...

Mais Berthe n'écoutait plus ; elle s'élança au dehors, suivie de Gabrielle. Le jour naissant éclairait pâlement une journée nouvelle ; qu'est-ce qu'elle apporterait ? De quelle somme de souffrances serait-

Les courageuses jeunes filles arrivèrent bientôt au hameau de elle faite pour ces malheureuses gens ?



Ternée.... Elles virent des civils qui transportèrent des blessés allemands qu'ils avaient dus ramasser dans les champs, aux environs de Roselies.

D'une maison on chassait les civils qui s'y étaient cachés et on en forma un groupe. Dans la cave les Allemands découvrirent des soldats français, qui furent emmenés sur le champ.... Ils accusaient les prisonniers civils d'avoir caché ces Français. Ce fut une scène atroce. On vit des soldats courir dans toutes les directions, des blessés étaient amenés, des civils mis en groupes, des femmes baignées de pleurs et des enfants qui s'accrochaient à leurs jupes, chassés et rudoyés par les Boches qui voulaient les faire reculer. Des maisons brûlaient comme des torches, s'écroulaient çà et là avec un fracas épouvantable.

— Je ne vois pas mon père, dit Berthe.

— Peut-être l'ont-ils conduit ailleurs ou s'est-il évadé....

— Oh, si cela pouvait être !... Regarde donc là-bas.... Que vont-ils faire?...

Gabrielle sentit un frisson glacial lui parcourir le corps.... Une vingtaine d'hommes étaient rangés devant une maison brûlante.

Deux fois autant de soldats furent rangés à six mètres devant eux, commandés par un officier, le sabre au clair....

— Mon Dieu, ils vont les fusiller, dit Berthe avec effroi.

— Non, pas cela... pas cela ! supplia Gabrielle.

Elle entendit les pleurs et les cris des condamnés.

Deux blessés français furent trainés près d'eux.

— Rapprochez-vous ! commanda l'officier.

Les fusils furent chargés.... Berthe se détourna.... Elle ne pouvait plus soutenir la vue de cet horrible spectacle....

Mais Gabrielle suivait anxieusement toute la scène,... ses yeux brillaient d'un éclat étrange, son visage reflétait l'indignation.

Que se passait-il dans son âme?... Non, elle ne pouvait croire à pareille monstruosité, à pareil assassinat cynique, en masse.

Cependant... une salve retentit,... suivie immédiatement d'une autre....

C'était épouvantable, c'était affreux !

Un râle sortit de la gorge des victimes, des gémissements déchirèrent l'espace,... puis plus rien qu'un silence lugubre, plus affreux encore que les cris.

Les corps des tués, tombés pêle-mêle, formaient un tas sanglant.

Berthe éclata en sanglots ; Gabrielle contempla les victimes d'un œil hagard. Elle était blême comme eux.... Un canon débouchait sur la route.... Les conducteurs ne se rangeaient point et les roues passèrent sur les corps des cadavres,... des os craquèrent avec un bruit effroyable. On entendit encore un cri qui n'avait plus rien d'humain. La lourde masse du canon se releva, retomba sur le sol et continua sa route (1).

De la maison brûlante des flammes sortaient, léchant les murs extérieurs. Des poutres s'écroulèrent à grand fracas, faisant jaillir par leur chute des gerbes d'étincelles du sol.

Les Allemands suivirent leur artillerie, qui se dirigeait sur Roselies, où le combat faisait rage.

Gabrielle, hébétée, regardait toujours le monceau de débris humains. Tout à coup elle vit bouger quelque chose....

Un corps se dégagait en rampant, se faufilant furtivement derrière les cadavres.... Alors une scène plus atroce encore se déroula sous le regard épouvanté de la jeune fille. Indescriptibles furent les cris et les pleurs de ceux qui parmi les victimes reconnurent un père ou un fils.... Il y en avait encore qui n'étaient pas tués.... Quatre échappèrent à la mort : Eugène Simon, Georges Eloy, Isidore Demagnet et Firmin Pirmez.

— Oh, pourvu que père ou Jules ne soient pas parmi eux ! s'écria Berthe.

Elle voulait aller voir, mais le courage lui manqua.

---

(1) Tout ceci est naturellement strictement historique.



Gabrielle la prit avec elle. Quel horrible carnage ! Ils étaient là, les pauvres tués, les victimes des monstres inhumains, des soudards chez lesquels les sentiments les plus bestiaux s'étaient réveillés.

Ni Lemaire, ni Jules ne se trouvaient parmi les morts.

— Partons !... Je ne peux presque plus me tenir debout, dit Berthe.

Les deux amies rentrèrent à la maison. La tante Hélène veillait près de la mère.

— Où est père ? demanda la malade.

On ne put lui donner de réponse, car on avait perdu la piste, les Boches entraînant leurs prisonniers civils dans toutes les directions pour s'en servir comme bouclier contre les balles françaises.

Toute la journée se passa dans l'attente anxieuse des événements. On n'entendit que le bruit de la fusillade et les éclats de voix rauques des soldats qui passèrent dans la rue.

Enfin, le soir tomba. Tout à coup on entendit doucement frapper à la porte.

Devant eux se trouvaient Lemaire et Jules... Berthe se précipita sur eux, avec des cris de joie.

Ils s'étaient enfuis lorsque les Allemands les avaient chargés d'aller chercher des blessés et des tués à Roselies, où le champ de

bataille était un véritable enfer. Les tués gisaient çà et là, épars, tortillés dans d'atroces convulsions de la mort ; des blessés demandaient à boire, d'une voix lamentable ; des mutilés agonissaient sans qu'on leur vint en aide. Et les civils sans défense étaient maltraités et martyrisés de toutes les manières par les brutes. L'école et d'autres bâtiments étaient pleins de cadavres d'Allemands et de Français. Ceux qui en étaient revenus citaient des noms de connaissances qui avaient été tués.

— Ah, maintenant je vois quel est mon devoir, dit Jules, un grand gars à la figure franche et joviale. Je ne peux plus rester ici. Nous devons tous nous défendre. Berthe, tu ne me retiendras pas, n'est-ce pas, si je rejoins l'armée ?

Berthe pâlit en entendant ce mâle langage.

— Tu veux aller à la guerre ? balbutia-t-elle.

— Oui.... Ce que je viens de voir et ce que j'ai vécu m'y oblige. Je ne veux plus être empoigné par les Boches sans pouvoir résister. Je veux me défendre. Nous devons délivrer notre pays. Je ne puis pas me soustraire, n'est-ce pas ?

— Non, dit Berthe. Va, Jules, et que Dieu te protège. Quand partiras-tu ?

— Cette nuit encore.... Bientôt cela pourrait être trop tard....

— Et où vas-tu ?

— J'essayerai d'atteindre Bruxelles par un détour.

Gabrielle sursauta.

— Voulons-nous aller ensemble ? proposa-t-elle. Je dois aussi rentrer à Bruxelles. Je cherche mon fiancé, soldat blessé.... Il n'est pas ici, comme je l'ai crû. Je dois suivre une autre piste.

— C'est bien, alors nous ferons route ensemble, reprit Jules. Mais ne tardons point.... Demain les Allemands seront peut-être vainqueurs et maîtres de toute la contrée.... Déjà les Français se replient. L'ennemi est trop fort en nombre.

— Je suis prête, répondit Gabrielle avec calme.

Une heure plus tard, après des adieux touchants, surtout entre les fiancés, deux ombres glissaient dans la nuit. C'étaient Jules et Gabrielle Petit. Berthe s'était contenue vaillamment lorsqu'elle donna à son fiancé le baiser d'adieu. C'était un dur sacrifice pour elle, mais il n'y avait rien à faire, le devoir avant tout !

De nouveau Gabrielle Petit vit le ciel rougi par l'incendie, le feu, sévissant partout, qui rappelait, même la nuit, l'horrible combat qui

se livrait, et plus que jamais elle était décidée à remplir la tâche qui s'offrirait.

Les scènes sanglantes qu'elle avait vécues étaient à jamais présentes à son esprit. Elle sentit qu'elle devait aider à combattre l'Allemagne, bien qu'elle n'était qu'une faible jeune fille, et personne ne pourrait l'empêcher d'exécuter son projet....

Mais avant de pouvoir se mettre à l'œuvre, elle serait obligée, une dernière fois, de voir toute la barbarie du militarisme allemand. Elle n'était pas encore au bout de son triste pèlerinage.

#### IV:

A peine Gabrielle Petit et Jules avaient-ils fait un bout de chemin qu'ils devaient déjà se cacher, pour ne pas être surpris par des patrouilles qui erraient à la débandade, riant et gueulant, et dont la plus grande partie des hommes paraissaient ivres.

Ce n'était qu'avec la plus grande prudence que les deux jeunes gens pouvaient avancer et à plusieurs reprises ils durent changer d'itinéraire.

— Si nous pouvions seulement sortir de ce dédale infesté de soldats, dit Jules.

— Je n'ai pas la moindre idée de la situation dans le pays. Si les Allemands sont déjà ici, je me demande si Bruxelles aussi n'est pas occupé par eux.

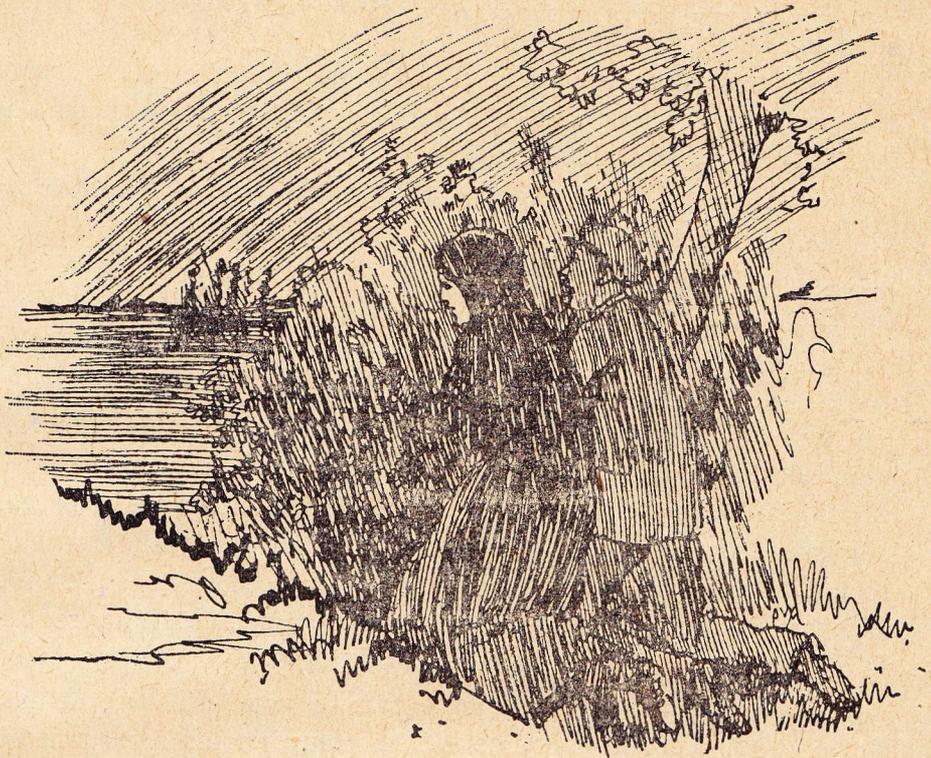
— Qui sait !

— Mais nous devons passer et nous passerons.

— Quant à moi, je veux rejoindre l'armée.

Cependant il ne leur était pas possible de parler longtemps. Il fallut prendre garde, car toute la contrée paraissait pleine de mystères.... Gabrielle ne soupçonna pas quelles connaissances elle retirerait de ces expéditions nocturnes, qui lui viendraient en aide plus tard dans l'accomplissement d'une tâche qui serait formidable.

Les deux fugitifs devaient donc se cacher souvent durant longtemps, dans un fossé, derrière une haie ou un arbre, afin de rester inaperçus des groupes d'aspect louche qui passaient. Ils sentaient combien peu une vie d'homme avait de poids maintenant et l'atmosphère de ces parages était comme chargée de crimes et de meurtres. Quelle terrible révélation qu'une guerre ! Ils avaient vu combien des êtres humains pouvaient agir bestialement !



Jules, qui devait montrer le chemin, finit par ne plus même savoir la direction qu'ils devraient prendre.

— Il n'y a qu'à attendre le jour, dit-il ; je ne sais vraiment pas où nous sommes.

Le spectacle qui les entourait était terrible. Partout le feu, le feu, toujours le feu ; partout la lueur rouge des incendies et des gerbes de flammes traçant dans le ciel des sillons de sang. Des nuages d'étincelles s'élevaient dans les cieux ; des coups sourds brisaient seuls le silence.

— Voilà tout un village qui brûle, dit Gabrielle montrant à l'horizon un véritable foyer ardent. Où cela serait-il ?

— Je ne le sais pas, répondit son compagnon.

Ils s'étaient assis sur un teruil de mine, dans la poussière de charbon, témoignage éloquent de l'activité déployée en temps de paix, qui paraissait déjà si lointain.

Finalement le ciel s'éclaira des lueurs du jour naissant. Ce fut un beau matin d'été dont la poésie formait un contraste frappant avec le désastre et les ruines occasionnés par la main criminelle de l'homme.

Escaladant le terril à son point culminant, Jules jeta un regard scrutateur sur le paysage.

— Je ne sais réellement pas où nous sommes, dit-il ; mais je vois, là-bas, un groupe de gens qui peuvent peut-être nous renseigner. Allons-le leur demander.

— Soit.... Ce sont sans doute des gens qui ont fui comme nous.

Gabrielle était exténuée et la fatigue se lisait sur son joli visage, mais elle fit un effort sur elle-même pour n'en rien laisser paraître, car elle voulait résister à tous prix et faire preuve d'endurance.

Le groupe d'hommes, que Jules avait aperçu, se tenait près de la rivière.

En s'approchant d'eux, Jules et Gabrielle découvrirent tout à coup le cadavre d'une femme, couché dans les roseaux. Les hommes dévisageaient ce pauvre corps de femme avec une curiosité brutale et indiscrete, tout en s'apitoyant sur le sort de la malheureuse. Elle portait une large blessure au visage, blessure occasionnée par un coup de sabre ou de baïonnette, et ses vêtements étaient imprégnés de sang, quelque peu pâli par l'eau.

L'outrage fait à cette femme par l'ennemi d'abord, et maintenant par les regards indiscrets de ses compatriotes regardant avidement ce corps maltraité, blessa Gabrielle comme une injure faite à son sexe.

Elle s'adressa à tous ces curieux dénués de scrupule et leur dit :

— Mais enfin, braves gens, comment pouvez-vous tous rester là à regarder si bêtement cette pauvre femme et prolonger ainsi son humiliation ?

Tous la regardèrent. Un de ces hommes grommela qu'on n'avait pas à lui faire la leçon, mais se tût devant le regard énergique de ces beaux yeux.

— Mes amis, enterrons cette malheureuse comme nous le pouvons. C'est un devoir sacré vis-à-vis de la morte. Sinon elle sera entraînée par l'eau de la rivière, jusqu'à ce que s'ensuive la décomposition finale.... Nous nous trouvons ici devant une victime des Boches. Quelqu'un la connaît-il ?

— Elle sera de Tamines, sans doute, répondit-on montrant le village en feu.

— Qui peut me procurer une bêche ? Alors nous lui creuserons une tombe et y planterons une petite croix, reprit Gabrielle. C'est tout ce que nous pouvons faire pour le moment. Mais un jour viendra

où nos martyrs seront déterrés et inhumés en des endroits plus convenables.

— Je vais vous en chercher une, dit un paysan.

— Moi aussi, dirent un deuxième et un troisième.

— La demoiselle a raison; c'est une œuvre de charité d'enterrer les morts, reprit une femme, et la Sambre en emportera déjà assez comme cela, allez, car à Tamines ce fut quelque chose, je vous l'assure !

Gabrielle jeta un regard sur la morte dont les yeux, encore à demi entr'ouverts, lui semblaient avoir, en ce moment, une expression de reconnaissance pour cet acte de pitié et pour sa compassion.

Mais Gabrielle Petit ne se doutait guère à cet instant que plus tard elle déposerait elle-même un témoignage de ce qu'elle venait de voir, devant les juges allemands.

A ce moment les paysans revenaient, munis chacun d'une bêche. Gabrielle en prit une des mains de celui qui se trouvait le plus près d'elle et traça une croix dans la terre molle.

— Laissez-moi bénir ainsi sa tombe, leur dit-elle, puisqu'il n'y a pas de prêtre pour lui donner la dernière bénédiction.

Les paysans se mirent à l'œuvre, tandis que les autres veillaient à ce qu'ils ne furent pas surpris par les Allemands dans leur pieuse besogne, car ceux-ci leur auraient certainement défendu de donner à une de leurs victimes une tombe digne d'un chrétien. Tout sentiment d'humanité paraissait éteint dans leur cœur.

La fosse fut bientôt prête. Jules et quelques autres hommes cherchèrent la morte et l'y déposèrent.

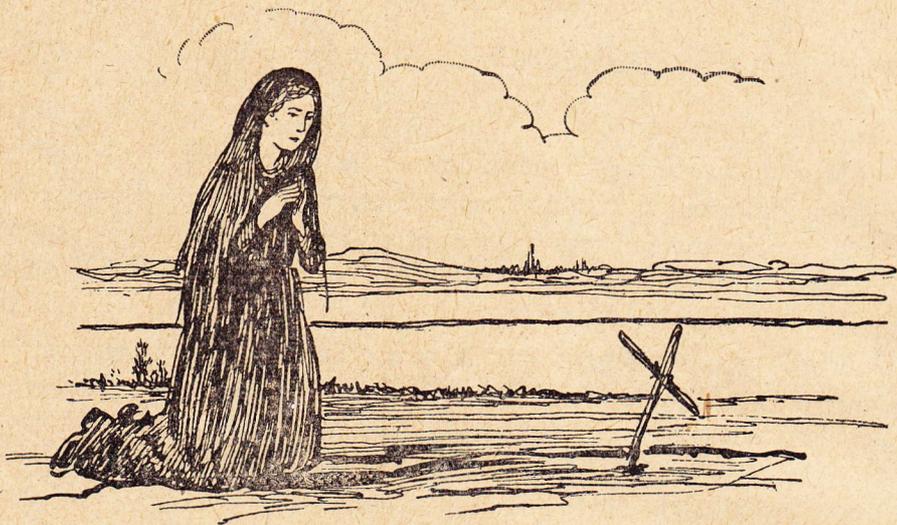
Gabrielle s'était agenouillée en priant. Les autres femmes imitèrent son exemple et prièrent avec elle.

Ce fut un spectacle émouvant.

Les paysans, appuyés sur leur bêche, attendirent quelques instants dans un profond recueillement. Puis Gabrielle se leva et ils remplirent la fosse. On attacha quelques branches en forme de croix et dévotement on planta ce signe de la rédemption sur cette simple tombe fraîchement fermée.

Quand tout fut fini, ces gens commencèrent à raconter ce qui s'était passé à Tamines, où les Allemands avaient massacrés près de quatre cents civils.

— Impossible ! s'écria Gabrielle épouvantée. Près de quatre cents.... Vous devez exagérer !



— Non, non, répondit-on, c'était un véritable massacre.

Et l'un d'entre eux narra en ces termes le terrible carnage, dont la vision le fit encore frémir :

— Les Allemands expulsèrent les hommes blottis dans les caves, et les conduisirent, entre les maisons en flammes, à la place Saint-Martin, où l'officier, qui les commandait, donna l'ordre à ses hommes de les mettre en joue.

Les fusils se braquèrent sur les victimes affolées, les soldats, le doigt sur la gâchette, attendant l'ordre. Presque aussitôt un coup de sifflet strident suivi d'une pétarade forcenée déchira l'air. Des cris, des gémissements, et sous la rafale de mitraille, des corps pirouettant sur eux-mêmes, des bras s'agitant dans le vide, la masse des prisonniers s'abattit. Cependant, comme il se faisait tard, ils voulurent en finir promptement.

Le bourreau en chef hurla de nouveau : « Tous debout ! » Quelques-uns se relevèrent, ne sachant quoi, espérant peut-être qu'on en resterait là. Comme la plupart des victimes ne bougeaient pas, les soldats s'approchèrent et forcèrent ceux qui n'étaient pas tués à se tenir debout.

Un second coup de sifflet retentit et immédiatement la fusillade recommença, plus terrible encore que la première fois ; pour les abattre plus sûrement, le commandant lui-même s'empara d'une mitrailleuse et, sous l'horrible fauchement, les victimes tombèrent en masse.

Le lamentable concert des plaintes et des gémissements s'intensifia au point de couvrir tous les bruits des alentours. Loin d'apitoyer

les bandits, la lugubre mélodie des lamentations et des râles exaspéra la fureur diabolique des assassins.

Sur un nouvel ordre de l'officier, les uns tenant leur fusil par le canon, les autres armés de leur baïonnette, les bourreaux s'élançèrent vers leurs victimes. Ils s'acharnèrent sur les martyrs avec une rage inouïe, démolissant les crânes dont la cervelle jaillissait au loin, labourant d'horribles sillons, d'où le sang giclait, les poitrines, les bras et les jambes, fouillant les entrailles, tailladant les visages, broyant, brisant, déchiquetant à en perdre haleine. Sans s'inquiéter s'ils avaient encore affaire à des gens en vie, ils continuaient leur horrible besogne avec une ardeur déconcertante. Ils allaient de groupe en groupe, frappant toujours, escaladant les corps, leurs bottes maculées d'une boue sanglante. Les malheureux que les balles avaient épargnés voyaient avec une terreur croissante approcher la bande sinistre. Avoir deux fois déjà échappé à la mort et se trouver maintenant acculé à un supplice plus long et plus douloureux !

Avec d'infinies précautions, les uns prirent le parti de se dissimuler autant que possible sous les cadavres qui les entouraient ; quelques-uns d'entre nous, plus hardis, bondirent vers la Sambre, comme l'avaient fait, au signal des deux fusillades, plusieurs de nos compagnons. On avait bien tiré sur eux, mais la plupart avaient pu fuir, soit en plongeant, soit en restant toute la nuit avec de l'eau jusqu'au cou, la tête dissimulée dans les bouquets de joncs. Certains aussi s'étaient bien noyés, mais ne valait-il pas mieux encore périr par l'eau que d'être assommé à coups de crosse ! Nous hésitions à prendre un parti, quand soudain retentit l'appel strident du clairon. Les assassins s'arrêtèrent, se mirent en rangs et s'éloignèrent. Déjà la nuit était venue, couvrant de ses voiles la vision d'horreur de ce champ de carnage.

Ce fut pour les survivants un immense soulagement de voir la bande démoniaque s'éloigner, mais le répit dans cette souffrance suraiguë qui avait si douloureusement fait vibrer jusqu'aux fibres les plus infimes de leur être ne devait, hélas, durer que peu d'instants. Bientôt, en effet, d'autres soldats apparurent : on allait donc recommencer !... Plusieurs blessés se disposaient à fuir quand, à la lueur des lampes et des torches, ils s'aperçurent que ces soldats portaient le brassard de la Croix-Rouge. C'était le salut, sans doute, et nous pensions que ceux-ci allaient s'ingénier, par les bons

traitements qu'ils réservaient à ces victimes dignes de toutes les pitiés, à leur faire oublier ou, du moins, à atténuer la cruauté de ceux qui s'en étaient allés ! Aussi les blessés s'empressèrent-ils, pour autant que le leur permettaient leurs blessures, de se soulever un peu de terre et de réclamer du secours. Les infirmiers s'avançaient par groupe de deux ou trois, là où on les appelait.

Mais qu'était-ce que ces barres de fer, que ces pièces de bois qu'ils tenaient en main ?... Les malheureux en eurent bientôt l'explication.

Les brigands ne voulaient pourtant procéder que méthodiquement. Chaque corps fut examiné, palpé, retourné, et pour s'assurer qu'ils ne laisseraient derrière eux aucune trace de vie, ils piquaient bras et jambes de leurs baïonnettes ou frappaient sur les crânes de leurs massues en fer. Au moindre mouvement, ils s'acharnaient sur la victime, l'achevant sans pitié. Ils lui visitaient alors les poches, enlevant montre, porte-monnaie, bijoux. Le cadavre dépouillé, l'opération recommençait plus loin. A leur approche, certains blessés se mettaient à genoux, implorant grâce. Ils espéraient toucher les brutes par leurs larmes et l'étalage de leur infortune.

Pour toute réponse les terribles assommeurs s'abattaient sur leur tête arrêtant une dernière supplication. D'autres réclamaient à boire : « Vous, boire ? » ricanaient-ils. « Ja, ja ! » Et à deux, l'un par les épaules, l'autre par les pieds, ils enlevaient le malheureux, le balançaient un instant et le précipitaient dans les eaux de la Sambre. Puis c'était des rires, des grossièretés, des sarcasmes imbéciles.

La scène brutale de la noyade s'était représentée plusieurs fois déjà, mais il importait sans doute d'y apporter quelques variations.

Les « Croix-Rouge » abordèrent alors de nouvelles victimes qui geignaient lamentablement. Les ampoules électriques promènèrent un instant leur lumière éblouissante sur ces faces quasi exsangues déjà, sur ces yeux que la terreur agrandissait démesurément.

Les bandits s'amusaient de ces épouvantes convulsives qui secouaient les malheureux blessés, de ces agonies morales qu'ils entretenaient avec un art infernal.

Des menaces, des simulacres d'exécution, des piqûres de baïonnette, des coups de pied, puis subitement la promesse de soins immédiats, le réconfort hypocrite de quelques paroles encourageantes produisant une sorte d'accalmie dans la souffrance, allumant dans les regards des lueurs d'espérance.

A. DU JARDIN

# GABRIELLE PETIT

## L'HEROINE NATIONALE

---



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS